

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [97] (2009)
Heft: 1527

Artikel: Femslash, hors-d'oeuvre ou plate résistance ?
Autor: Brochard, Nathalie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-283232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Femslash, hors-d'œuvre ou plate résistance?

Le slash est cette barre oblique bien connue des accros du clavier, c'est aussi une forme de subversion littéraire initiée par des lesbiennes dans les années 70 qui perdure encore de nos jours.

Internet lui a même donné une nouvelle vigueur.

Absorbé par la culture hétérosexuelle dominante, le slash a dû évoluer: les auteures fidèles à l'orthodoxie d'origine ont dû préciser son AOC et parlent désormais de femslash. Interrogeons cet aspect de la sous-culture lesbienne dans sa capacité à chatouiller l'ordre des choses.

Nathalie Brochard

Femslash, ça claque comme un fouet et ça sonne délicieusement pervers. Une terre promise quelque part... Ne nous égarons pas. Le femslash est un genre littéraire qui se penche sur les relations amoureuses ou sexuelles entre deux personnages féminins d'une série TV qui n'existent pas dans l'œuvre originale. Une sorte de parodie donc.

Spock/Kirk

La première auteure connue est Diane Marchant qui s'est attaquée en 1974 au cultissime *Star Trek*: elle a revu et corrigé les rapports Spock/Kirk sans les nommer mais en parlant d'il et de lui. A l'époque, les héros sont masculins, les personnages féminins très secondaires et les écrivaines se contentent alors de prêter des sentiments romantiques aux figures centrales des séries, à savoir les hommes. Ces histoires de fans ou fanfictions sont publiées dans des fanzines mais aussi dans des magazines établis et y trouvent un écho certain. On ne peut s'empêcher de trouver des liens de parenté avec les mangas ou animés japonais et le boy's love (BL), un sous-genre pour filles qui regroupe des histoires centrées sur la relation amoureuse entre deux garçons.

Madonna/Britney

C'est bien plus tard, en 1997 avec *Urgences* qu'une relation approfondie entre Kerry Weaver et Kim Legaspi a fait couler beaucoup d'encre. Depuis on ne compte plus les couples mythiques qui se font sans trop se défaire: Xena/Gabrielle (*Xena Warrior Princess*), Hermione Granger/ Giny Weasley (*Harry Potter*), Blair Waldorf/ Serena Van der Woodsen (*Gossip Girl*)...

Mais quand même, pourquoi ces lesbiennes réécrivent-elles les histoires? Parce qu'elles n'aiment pas la fin? A moins qu'elles trouvent que Xena a un peu trop forcé sur le gloss... En fait, c'est peut-être toutes des jalouses. D'après Lorena Parini, MER à l'Université de Genève, «cela s'explique par le fait qu'il existe peu de modèles. Il y a *L-Word* et c'est à peu près tout. Ce n'est pas parce que Madonna embrasse Britney sur la bouche que ça crée un modèle. On sait que c'est du spectacle médiatique».

Lime/lemon

Nos auteures romandes s'expriment peu sur leurs motivations mais à parcourir leurs œuvres, on comprend les frustrations qui les ont poussées à tout reprendre de zéro: elles s'attachent à (re)créer un monde à leur image en y intégrant leurs propres références, en y projetant leur imaginaire. Les néophytes privilégient le canon, c'est-à-dire la fiction qui reflète la psychologie originale des personnages et reproduit les éléments de l'intrigue. Tandis que les plus hardies prônent l'AU (*Alternate Universe*, univers parallèle) en rupture avec l'œuvre de départ. Dans ce cas, les personnages sont qualifiés de OOC (*out of character*). Et lorsque l'action manque de piquant, on ajoute du *lime* (scène avec attouchements sexuels) ou du *lemon* (scène avec rapport sexuel explicite). Les auteures n'hésitent pas non plus à payer de leur personne en se mettant en scène aux côtés des personnages principaux (on appelle ce procédé le SI ou *self-insert*). Lorena Parini explique que «le slash est d'abord ludique mais puisque l'industrie culturelle de masse produit peu de modèles lesbiens et quand elle le fait les représentations de l'homosexualité sont lissées». D'où la persistance de cette variante littéraire.

Femslash/het

A l'heure d'Internet, le femslash s'est bien sûr développé, il se décline même en son et lumière sur Youtube et Myspace. Les filles opèrent un savant redécoupage de leurs séries télé préférées pour obtenir un soap lesbien. Véritable prouesse de montage quand on sait qu'à l'origine, les actrices suivent un scénario 100% hétéro. Au finish, on jurerait qu'elles échangent minimum un baiser, voire... à vous de voir. Respect et merci Final Cut.

Trouble dans le genre

Cet exercice est tout à fait illégal puisqu'il s'agit ni plus ni moins d'une violation du droit d'auteur.e mais nos feuilletonistes jurent qu'elles agissent dans le registre parodique. Pour Lorena Parini, «on est dans le brouillage des pistes, des codes, le trouble des genres. Cette homosexualité n'a pas fait irruption sur le devant de la scène majoritaire.» Même si le slash a très vite été écrasé sous le rouleau compresseur de la norme hétérosexuelle au point que les résistantes ont différencié les termes en se revendiquant femslash versus het (pour hétéro), leur art reste à part. «La sous-culture gay&lesbienne n'a aucune intention de se ranger et comme l'atteste le slash c'est une culture très large qui joue sur le genre, l'excentricité, les marges à tous les niveaux» poursuit Lorena Parini. La politologue romande regrette qu'en Suisse la seule forme de subversion lesbienne se limite à des soirées spéciales filles. Où sont les résistantes lesbiennes?

Ce n'est pas si simple d'infiltrer le milieu. L'émilie vous donne un tuyau: le 18 juillet 2009 a lieu la journée mondiale du femslash (puisque'on vous le dit). Allez sur le Net, vous serez en première ligne et qui sait, vous pourrez faire partie d'un réseau qui repoussera envahisseurs, oppresseurs et dominateurs de tous poils.

